

Imposture coloniale

UN TEXTE FONDAMENTAL DES LETTRES PÉRUVIENNES CONTRE CERTAINS PRÉSUPPOSÉS QUI SOUTIENNENT UNE SOCIÉTÉ DIVISÉE ET HISTORIQUEMENT INÉGALITAIRE.

Lima l'horrible, depuis sa publication en 1964, est devenu, si ce n'est un classique, un livre culte au Pérou, en premier lieu pour une frange importante de la gauche. Comme son titre le laisse entendre sans prendre de gants (titre en réalité emprunté au poète César Moro), il s'agit d'un texte provocateur, dont les intentions sont d'abord pamphlétaires. Au point d'ailleurs que qualifier la ville de Lima « d'horrible » soit devenu avec le temps une expression courante. Son auteur, Sebastián Salazar Bondy (1924-1965), poète, dramaturge et journaliste, y dénonce ce que Vargas Llosa nomme dans sa préface « une vaste imposture », celle de la mythologie autour de laquelle s'est construite la ville de Lima, capitale peuplée et chaotique d'un immense pays auquel elle semble éternellement tourner le dos. Cette mythologie, c'est celle d'une soi-disant « Arcadie coloniale », une « nostalgie égarée » envers le douteux paradis perdu des temps lointains de la colonie espagnole. Une mythologie invérifiable, falsificatrice, qui manipule l'histoire à sa guise (mais l'histoire n'est-elle pas trop souvent faite pour être manipulée ?) et fait d'une époque révolue la justification de l'iniquité du présent. Une iniquité conçue par ceux qui détiennent le pouvoir et l'argent pour ne jamais connaître d'évolution.

Lima l'horrible est donc un texte politique, faisant d'une société oligarchique, structurellement corrompue et inégalitaire, l'objet de son ire (et le livre ne se gêne pas pour couper les têtes). Mais l'approche est d'abord introspective, ce qui en fait sa particularité, aidé par une langue aussi littéraire que moqueuse. Il s'agit pour l'auteur de creuser par strates afin de mettre en pleine lumière ce qui constitue le substrat idéologique sur lequel s'appuie la toute-puissante oligarchie (que Salazar Bondy nomme « les grandes familles », « une mosaïque bien délimitée ») afin que ses privilèges ne soient jamais remis en question. La nostalgie pour l'époque dorée de la vice-royauté sert de toile de fond à la revendication de supposées valeurs criollas (soit les descendants des co-

lons espagnols, en opposition aux indiens) ; la revendication, autrement dit d'une « couleur locale » que l'auteur qualifie de « succédané de nationalisme ». Le terme *criollo* « désigne désormais tout natif qui vit, pense et agit conformément à un ensemble de traditions et coutumes nationales, à condition que celles-ci ne soient pas indigènes. » Par-delà l'apparence neutre de louanges portées à une histoire censément commune, il s'agit bien de séparer, de hiérarchiser la population et de forcer ceux qui ne seraient pas nés du bon côté d'accepter cette réalité sans broncher, voire comme naturelle. La construction d'une classe dominante est pour l'auteur dans l'ADN même de la ville de Lima, et consiste également une des premières et inévitables conséquences de la colonisation : « Moins d'un demi-siècle après le surgisement de la ville, l'aristocratie liménienne existait déjà. »

L'auteur tape sans faillir sur tout ce qui contribue à maintenir sur pied l'édifice de l'inégalité, que ce soit – bien évidemment – l'église, la place accordée aux femmes ou encore les écrivains n'ayant cessé de chanter les louanges d'une certaine « péruanité » forcément biaisée (« la conspiration colonialiste n'aurait pas connu le succès sans ses lettres »). À « Lima la dorée », dont la structure en damier est un « héritage militaire », « la médisance maligne règne en lieu et place de la controverse ouverte » et « l'esprit rebelle régresse vers le conservatisme ordinaire ». Quant au goût pour la satire, il ne dépasse pas « la plaisanterie aimable ». Ce livre, lui, n'est certainement pas aimable, et c'est ce qui en fait le sel.

Guillaume Contré

Lima l'horrible, de Sebastián Salazar Bondy, traduit de l'espagnol (Pérou) par Jean-Luc Campario, Allia, 192 pages, 9 €

ELI, ELI de W.L. Tochman

Traduit du polonais par Kamil Barbarski, Noir sur blanc, 160 pages, 18 €

W.L. Tochman est reconnu en Pologne pour ses reportages au long cours, sur les massacres en Bosnie, ou sur le Rwanda. Là où la presse ne fait que passer, il s'installe, suit le fil de l'histoire et ses personnages. Si ses livres documentaires, extrêmement denses, interrogent notre cruauté et secouent notre ignorance, le reporter ne s'exclut pas de cette analyse : quel rapport entretient-il avec la souffrance des autres, quand elle est si lointaine ? *Eli, Eli* poursuit cette introspection, en nous plongeant dans les plus pauvres des pauvres bidonvilles de Manille. Mais il est accompagné cette fois-ci par le photographe Grzegorz Welnicki qui avait rencontré lors d'un précédent voyage Edwy N., guide pour des « visites-pauvreté ». Autour d'eux, des journalistes anglais, espagnols, allemands, américains avides de sensationnel, à l'opposé du travail et de l'implication du narrateur. Il en est le contrepoint exact.

Lire W.L. Tochman, c'est accepter de plonger dans un monde sombre, où l'on vit sur des tombes, ou l'on dort à dix dans des cabanes minuscules. Le point de départ des histoires est souvent celui des circonstances de la photo : une cicatrice sur le corps d'un enfant sera le motif pour évoquer la mortalité infantile, l'impossibilité de se soigner, et les deux millions d'enfants orphelins vivants aux Philippines. Mais c'est une immersion douloureuse, tant la souffrance est grande. Ici, les rats, les cafards, les bacilles de tuberculose. Partout des enfants, « égratignés, ulcérés, blessés... » *Eli, Eli* est un livre documentaire qui s'appuie aussi sur l'histoire, et la politique de la République des Philippines : la religion, le néocolonialisme américain, le tourisme sexuel et la volonté de maintenir les Philippines dans un esclavage permanent. « *Eli, Eli, lama sabachthani ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », demandent les miséreux. W.L. Tochman n'apporte pas de réponse, mais un regard décalé, pour un voyage plus lumineux et plus humain.

Virginie Mailles Viard